

Liszt et Chopin.

Balzac parle de Chopin comme de « *l'Ange polonais* » et de Liszt comme du « *Démon hongrois* ». Les deux génies, nés à un an d'intervalles, se rencontrent à Paris en 1830 et s'opposent sur plusieurs points. Franz Liszt, est le soliste par excellence. Il se plaît à croiser le fer avec les plus grands pianistes de son époque, notamment Thalberg dans le cadre de duels pianistiques. Ancêtre des rock stars, il enflamme les salles de concert. Il invente la forme du récital. D'ailleurs, durant sa période de gloire – entre 1839 et 1847 –, le séducteur invétéré fera plus de 1000 concerts et ce, sans compter les concerts de bienfaisances. La discrétion de Frédéric Chopin l'amène, quant à lui, nécessairement à préférer aux grandes salles de concert l'intimité des salons privés. Chopin ne fera que quelques concerts publics et ce, avec peu d'enthousiasme. L'appréhension de ces événements conduisait Chopin à s'enfermer deux semaines avant chaque concert pour jouer essentiellement du Bach. Il confie cette appréhension à Liszt en ces termes : « *Je ne suis point propre à donner des concerts. La foule m'intimide ; je me sens asphyxié par ses haleines précipitées, paralysé par ces regards curieux, muet devant ces visages étrangers. Mais toi, tu y es destiné, car quand tu ne gagnes pas ton public, tu as de quoi l'assommer* ». Ces différences n'ont pas empêché les deux virtuoses d'être à l'origine de la technique moderne du piano et de nouer une véritable amitié et admiration. En 1836, Liszt, qui entretient une liaison avec Marie d'Agoult, permet à Chopin de rencontrer Georges Sand. D'ailleurs, en 1837, Chopin dédie ses 12 études opus 25 à Marie d'Agoult alors qu'il avait, en 1833, dédié ses 12 études opus 10 à Franz Liszt. L'anecdote de Charles Rollinat, familier de George Sand, permet d'appréhender la complexe relation de Liszt et Chopin « *Un soir du mois de mai, entre onze heures et minuit, la société était réunie dans le grand salon. [...] Liszt jouait un Nocturne de Chopin et, selon son habitude, le brodait à sa manière, y mêlant des trilles, des trémolos, des points d'orgue qui ne s'y trouvaient pas. À plusieurs reprises, Chopin avait donné des signes d'impatience ; enfin, n'y tenant plus, il s'approcha du piano et dit à Liszt avec son flegme anglais. – Je t'en prie, mon cher, si tu me fais l'honneur de jouer un morceau de moi, joue ce qui est écrit ou bien joue autre chose : il n'y a que Chopin qui ait le droit de changer Chopin. – Eh bien, joue toi-même ! dit Liszt, en se levant un peu piqué. – Volontiers, dit Chopin. À ce moment, la lampe fut éteinte par un phalène étourdi qui était venu s'y brûler les ailes. On voulait la rallumer. – Non ! s'écria Chopin ; au contraire, éteignez toutes les bougies ; le clair de lune me suffit. Alors il joua... il joua une heure entière. Vous dire comment, c'est ce que nous ne voulons pas essayer. [...] L'auditoire, dans une muette extase, osait à peine respirer, et lorsque l'enchantement finit, tous les yeux étaient baignés de larmes, surtout ceux de Liszt. Il serra Chopin dans ses bras en s'écriant : – Ah ! mon ami, tu avais raison ! Les œuvres d'un génie comme le tien sont sacrées ; c'est une profanation d'y toucher. Tu es un vrai poète et je ne suis qu'un saltimbanque. – Allons donc ! reprit vivement Chopin ; nous avons chacun notre genre, voilà tout. Tu sais bien que personne au monde ne peut jouer comme toi Weber et Beethoven. Tiens, je t'en prie, joue-moi l'adagio en ut dièse mineur de Beethoven, mais fais cela sérieusement, comme tu sais le faire quand tu veux. Liszt joua cet adagio et y mit toute son âme. [...] ce n'était pas une élégie, c'était un drame. Cependant, Chopin crut avoir éclipsé Liszt ce soir-là. Il s'en vanta en disant : « Comme il est vexé ! ». Liszt apprit le mot et s'en vengea en artiste spirituel qu'il était. Voici le tour qu'il imagina quatre ou cinq jours après. La société était réunie à la même heure, c'est-à-dire vers minuit. Liszt supplia Chopin de jouer. Après beaucoup de façons, Chopin y consentit. Liszt alors demanda qu'on éteignît toutes les lampes, ôtât les bougies et qu'on baissât les rideaux afin que l'obscurité fût complète. C'était un caprice d'artiste, on fit ce qu'il voulut. Mais au moment où Chopin allait se mettre au piano, Liszt lui dit quelques mots à l'oreille et prit sa place. Chopin, qui était très loin de deviner ce que son camarade voulait faire, se plaça sans bruit sur un fauteuil voisin. Alors Liszt joua exactement*

toutes les compositions que Chopin avait fait entendre dans la mémorable soirée dont nous avons parlé, mais il sut les jouer avec une si merveilleuse imitation du style et de la manière de son rival, qu'il était impossible de ne pas s'y tromper et, en effet, tout le monde s'y trompa. Le même enchantement, la même émotion se renouvelèrent. Quand l'extase fut à son comble, Liszt frotta vivement une allumette et mit feu aux bougies du piano. Il y eut dans l'assemblée un cri de stupéfaction. - Quoi ? C'est vous ! - Comme vous voyez ! - Mais nous avons cru que c'était Chopin. - Tu vois, dit le virtuose en se levant, que Liszt peut être Chopin quand il veut ; mais Chopin pourrait-il être Liszt ? C'était un défi ; mais Chopin ne voulut pas ou n'osa pas l'accepter. Liszt était vengé ». Cette saine rivalité et certaines querelles n'ont jamais anéanti l'admiration réciproque des deux maîtres du piano. A la mort de Frédéric Chopin en 1839, afin de lui rendre hommage, Liszt lui consacre un livre intitulé « Chopin » dans lequel il exprime qu'au-delà de la Pologne où il est né, au-delà de la France qui l'accueillit et qu'il aima, la « patrie de l'âme » fut la vraie patrie de Chopin.

Karim LAOUAFI ; Sources : Wikipedia ; F. LISZT, « Chopin » ; Jean-Yves CLEMENT, « Franz Liszt », Actes Sud ; Charles ROLLINAT, « le temps, souvenirs de Nohant », 1^{er} septembre 1874.